—Jeanne, dit la comtesse, c'est donc aujourd'hui comme au temps de la première enfance ; pour retrouver ce rêveur, il faut donc t'envoyer le chercher.

—Jeanne est notre bon ange, ma mère, ne l'oublions jamais.

—A qui le dis-tu ! s'écria la comtesse... Aussi, qu'elle se rassure, Cécile ne prendra jamais sa place !

Le comte Henri saisit la main de sa mère et y colla ses lèvres avec le sentiment d'une reconnaissante ferveur.

III

L'ORPHELINE

Huit jours après, une jeune fille en grand deuil, accompagnée d'une femme de charge d'un âge mûr, gravissait le perron du château de Civray. Tout, dans cette jeune fille, respirait la douceur, le charme, la grâce. En la voyant, on se sentait pris du désir de l'aimer. Elle était grande pour son âge, svelte ; quelque chose de timide, presque de douloureux, l'inclinait parfois vers la terre comme si elle y cherchait la trace de pas qu'elle ne devait plus jamais suivre. Son regard d'une pureté profonde, gardait la transparence des lacs cachés dans les glaciers et qui reflètent le ciel de plus près.

La femme de charge qui la suivait, tira la chaîne d'une grosse cloche dont le son retentit dans tout le château.

Au même instant accoururent un vieux jardinier occupé à greffer des rosiers, un valet qui avait servi le feu comte de Civray, et une jeune femme de chambre attachée à la personne de la comtesse.

Mais à peine la porte venait-elle de s'ouvrir devant Mlle de Saint-Rieul qu'une femme s'approcha, et dit à l'orpheline :

—Permettez-moi, mademoiselle, de vous conduire tout de suite chez madame la comtesse ; elle vous attend avec impatience, et sera très-heureuse de vous voir..... Soyez certaine qu'ici tout le monde vous aimera.

—Oh ! merci, merci, mademoiselle ! dit l'orpheline en prenant une des mains de la jeune fille qui lui servait de guide. Comme vous êtes bonne de me rassurer, j'avais presque peur.

—Peur ? Madame la comtesse est un ange !

—Mais vous, mademoiselle, qui êtes-vous ? reprit Cécile de Saint-Rieul, en s'adressant à la belle jeune fille.

—C'est Jeanne, ma sœur d'adoption, répondit un jeune homme que Cécile n'avait point entendu venir, et qui s'avancé dans le vestibule dallé de marbre.

Le comte Henri prononça ces mots si simples d'une voix presque impérative, comme si, en présentant à la nouvelle venue la protégée de sa mère, il lui imposait en même temps l'obligation de la considérer comme ayant dans la maison des droits supérieurs aux siens.

Cécile s'arrêta ; elle serrait toujours la main de Jeanne, et levant sur le comte ses grands yeux bleus humides :

—Vous êtes mon cousin Henri ? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme.

Jeanne se dégagea doucement :

—Monsieur le comte, dit-elle d'une voix grave, seriez-vous assez bon pour conduire votre cousine chez madame la comtesse..... pendant ce temps je surveillerai son installation, et celle de Mme Rose.

Le comte Henri jeta sur Jeanne un regard rempli de reproches que celle-ci ne parut pas comprendre, puis, froidement, il tendit son bras à Cécile, qui s'y appuya avec un frisson.....

Le comte Henri l'effrayait un peu. Elle aurait vraiment préféré ne point quitter cette belle Jeanne, qui s'était trouvée sur le seuil pour lui sourire.

Heureusement l'accueil de la comtesse de Civray compensa amplement le mouvement de chagrin ressenti par l'orpheline.

Le comte, sous prétexte de ne pas gêner les épanchements de sa mère et de sa cousine, disparut et les laissa seules.

Alors la comtesse fit asseoir Cécile à ses pieds, elle lui enleva sa longue mante de